Dynamiques environnementales

Journal international de géosciences et de
l'environnement

39-40 | 2017

**Explorateurs, femmes et hommes de science :
voyages en terres mal connues**

Nathaniel Wallich (1786-1854) et les enjeux de la botanique dans l'Inde britannique

Nathaniel Wallich (1786-1854) and the issues of botany in British India

Simon Deschamps

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/503>

DOI : 10.4000/dynenviron.503

ISSN : 2534-4358

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 182-201

ISSN : 1968-469X

Référence électronique

Simon Deschamps, « Nathaniel Wallich (1786-1854) et les enjeux de la botanique dans l'Inde britannique », *Dynamiques environnementales* [En ligne], 39-40 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 28 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/dynenviron/503> ; DOI : 10.4000/dynenviron.503

La revue *Dynamiques environnementales* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Portrait de Nathaniel Wallich, lithographie réalisée par T. H. Maguire en 1849, Wellcome Collection (Licence CC BY 2.0, Wikimedia commons).

N. Wallich

Nathaniel Wallich (1786-1854) et les enjeux de la botanique dans l'Inde britannique

Simon Deschamps¹

Résumé/Abstract

Cet article vise à interroger la contribution de la botanique à l'entreprise coloniale britannique à travers la longue carrière de Nathaniel Wallich (1786-1854), le conservateur du jardin botanique de Calcutta, de 1815 à 1846. Alors que la Compagnie britannique des Indes orientales étend son influence sur le sous-continent indien, de nouvelles opportunités s'offrent à elle tant en matière de découvertes scientifiques que de commerce. Les sciences naturelles et tout particulièrement la botanique, sont au cœur de ce processus. De par sa fonction de conservateur du jardin botanique de Calcutta, Wallich trône sur la botanique coloniale indienne. Son parcours exceptionnel soulève de multiples questions : dans quelle mesure les sciences botaniques contribuèrent-elles à la conquête et à l'exploitation des nouveaux territoires de l'Empire des Indes ? Comment parvint-il à concilier son engagement scientifique et les impératifs mercantiles de la Compagnie ? Il s'agira donc d'illustrer ici toute la complexité des rapports entre Empire et botanique.

Nathaniel Wallich (1786-1854) and the issues of botany in British India

This article explores the contribution of botany to the to the British colonial enterprise in India through the long career of Nathaniel Wallich (1786-1854) as Superintendent of the Calcutta botanical garden from 1815 to 1846. As the East India Company extended its influence over the Indian subcontinent, new opportunities arose both in terms of trade and scientific discovery. Natural sciences and especially botany were centrestage. As Superintendent of the Calcutta botanical, Wallich was the most prominent figure of colonial botany in India. His exceptional career raises a great many questions: to what extent was botanical science put to contribution in the conquest of new territories in the Indian Empire? How was Wallich able to reconcile his scientific commitment and the mercantile interests of the Company? This article seeks to explore the complex relationship of botany and Empire.

Mots clés/Key-words

Inde coloniale, impérialisme, science, botanique, Nathaniel Wallich.

Colonial India, imperialism, science, botany, Nathaniel Wallich.

Introduction

En 1765, l'empereur Moghol confia à la Compagnie anglaise des Indes orientales le *diwani*, c'est-à-dire le droit de percevoir des impôts, au Bengale. Cette date constitue un tournant dans l'histoire de l'Empire britannique des Indes. Les nouvelles fonctions politico-administratives de la Compagnie firent naître de nouvelles perspectives de découvertes scientifiques et d'exploitation commerciale. C'est dans ce contexte

bien particulier, propre à la fin du XVIII^e siècle et alors que la Compagnie conforte son emprise sur le sous-continent indien, que les sciences naturelles et tout particulièrement la botanique, acquièrent leurs lettres de noblesse.

Ces dernières années, l'historiographie coloniale s'est considérablement enrichie d'un grand nombre d'études consacrées à la place de la science dans la construction des Empires européens. Dans le

1. Université Toulouse II Jean Jaurès, Département des Etudes du Monde Anglophone, France - simon.deschamps@univ-tlse2.fr

sillage d'Edward Said, qui définissait l'impérialisme comme « un acte de violence géographique » (Said, p. 320), les travaux rassemblés par Yota Batsaki, Sarah Burke Cahalan et Anatole Tchikine dans un ouvrage intitulé *The Botany of Empire in the Long Eighteenth Century* (2013), ont démontré avec force toute la complexité des liens entre botanique et impérialisme au XVIII^e siècle. Si la science coloniale et ses acteurs tendent à l'objectivité, elle ne peut aucunement prétendre à une quelconque neutralité politique et n'échappe pas aux intérêts économiques de ceux qui la finance. Le réformiste musulman afghan, Jamal Al-Din al-Afghani (1838-1897) l'avait bien compris lorsqu'il écrivit la chose suivante : « En réalité, cette usurpation, cette agression, et cette conquête n'est pas le fait des Français ou des Anglais. C'est avant tout la science qui partout manifeste sa grandeur et son pouvoir » (Sutcliffe et Owen, p. 97). La science est alors mise au service de l'Empire, puisqu'elle vient justifier la présence et l'action du colonisateur.

C'est au croisement de ces intérêts parfois complémentaires, parfois contradictoires, que se situe la carrière de Nathaniel Wallich (1785-1854), botaniste de renom et conservateur du jardin botanique de Calcutta de 1815 à 1846. Au terme d'une carrière immense, tant par sa longévité que par son rayonnement international, l'emprise de Wallich sur la botanique en Inde était totale. Mais comment parvint-il à concilier son engagement scientifique et ses fonctions au service de la Compagnie britannique des Indes orientales ? Dans quelle mesure ses travaux servirent-ils de support stratégique et idéologique à l'entreprise coloniale britannique en Inde ? Au travers de l'itinéraire de ce botaniste, il s'agira d'explorer le caractère protéiforme des liens entre botanique et Empire, entre ambitions personnelles et internationalisme scientifique, conception prométhéenne et exploitation économique de la botanique coloniale.

I- L'ascension fulgurante d'un médecin danois de Serampore

Rien ne prédestinait Nathaniel Wallich à devenir l'un des plus grands botanistes de son temps. Né à Copenhague en 1785, il y entreprit des études de médecine et y obtint son doctorat en médecine en 1806. L'année suivante, alors qu'il était âgé d'à peine 20 ans, il fut nommé au poste d'assistant-chirurgien, dans le comptoir commercial danois de Serampore, sur la rive ouest du fleuve Hooghly, au nord de Calcutta. Mais lorsque le Danemark se rallia à la France de Napoléon I, les Britanniques s'emparèrent des possessions coloniales danoises, notamment du comptoir de Serampore, en novembre 1807 (Buckland, p. 440). Wallich fut alors fait prisonnier et n'obtint sa liberté que deux ans plus tard, en 1809. Mais alors comment parvint-il à se hisser du statut de prisonnier politique dans l'enclave danoise de Serampore à celui de botaniste de premier plan pour le compte de la Compagnie anglaise des Indes orientales ?

Tout d'abord, Wallich avait des compétences scientifiques que la Compagnie des Indes orientales avait tout intérêt à reconnaître et à exploiter. Dans

cette Inde du début du XIX^e siècle, secouée par les guerres Anglo-Marathe, les chirurgiens faisaient défaut. À l'université de Copenhague et dans le cadre de ses études de médecine, Wallich avait assisté aux cours de botanique de Martin Vahl et J. W. Hornemann, les auteurs de la version illustrée du *Flora Danica*, édité entre 1781 et 1883 (Boulger). Par ailleurs, bien qu'engagé en tant que chirurgien-assistant à Serampore, Wallich avait également pour mission de collecter des plantes et des graines pour le compte du jardin botanique de Copenhague (Axelby, p. 153). De toute évidence, ses compétences en matière de botanique étaient avérées, ce qui contribua à faciliter son entrée au service de la Compagnie anglaise des Indes orientales en août 1814, en tant qu'assistant chirurgien.

L'ascension de Wallich fut également facilitée par le fait qu'il savait s'entourer et qu'il bénéficia très tôt de l'appui et du soutien de plusieurs personnalités éminentes de l'Inde coloniale. Parmi eux figurait William Carey (1761-1834), le missionnaire baptiste et orientaliste anglais de renom, connu pour avoir fondé la *Serampore Missionary Press*, qui publia la première traduction de la Bible en bengali et en sanskrit (Boulger). Les deux hommes s'étaient rencontrés et côtoyés à Serampore, où Carey avait établi sa mission protestante, à défaut de pouvoir l'installer sur le sol sous contrôle britannique, où les missionnaires ne furent autorisés à opérer qu'à partir du *Charter Act* de 1813. Carey et Wallich partageaient donc une passion commune pour la botanique. La collection de spécimens de plantes de Carey et son jardin botanique privé à Serampore faisait référence. D'ailleurs, Carey était lui-même très proche de William Roxburgh (1751-1815), le médecin et botaniste écossais qui occupait le poste de conservateur du jardin botanique de Calcutta depuis 1793. Il s'agit là d'un détail intéressant, dans la mesure où Roxburgh contribua grandement à faire libérer Wallich de prison et à lui trouver une fonction au sein de la Compagnie anglaise des Indes orientales, comme en atteste la lettre qu'il envoya aux autorités en soutien de la candidature : « Mon seul souhait en vous recommandant le Docteur Wallich, est qu'il puisse être employé pour explorer ce que les sciences naturelles ne nous ont pas encore révélé, tout particulièrement sur notre frontière orientale » (Moon et Jarvis). Roxburgh avait pleinement conscience du potentiel de Wallich et entendait bien que ses connaissances en botanique soit mise au service du jardin botanique de Calcutta et de ses missions d'exploration. Le gouvernement du Bengale lui donna gain de cause et Wallich fut employé en tant que chirurgien assistant de Roxburgh (Kochhar, p. 206).

Quelques années plus tard, Roxburgh fut contraint de rentrer au pays alors que sa santé déclinait rapidement. Il y mourut deux ans plus tard, en 1815. C'est alors que la carrière de Nathaniel Wallich prit un tournant décisif. Il n'était pas nécessairement le mieux placé pour succéder à Roxburgh, mais c'était sans compter sur le soutien de Joseph Banks (1743-1820), le plus grand naturaliste britannique de son temps. Célèbre pour son voyage exploratoire au côté de James Cook, en 1770, et sa découverte de *Botany Bay*, Sir Joseph Banks était alors président de la *Royal Society* et conseiller auprès du *Privy Council*. A ce titre, il avait

autant d'influence dans le milieu scientifique que dans le monde politique britannique (Drayton, p. 98). Le contexte de la succession de Roxburgh était d'autant plus tendu que le poste de conservateur du jardin botanique de Calcutta était très envié. Roxburgh avait tout fait pour que son fils William Roxburgh Jr. prenne le relais (Vicziány, p. 640-641). La Compagnie décida toutefois de confier la charge du jardin à un autre naturaliste de renom, Francis Buchanan (1762-1829), mais ce dernier n'eut d'autre choix que de décliner le poste pour des raisons de santé, en 1813. C'est à ce moment-là, que l'intervention de Banks en faveur de Wallich fut décisive. Banks était admiratif des travaux de Wallich, qui lui faisait régulièrement parvenir de très rares spécimens de plantes (Das Gupta, p. 237). D'ailleurs, Wallich lui exprima sa gratitude dans un courrier qu'il lui adressa quelques années plus tard, en 1818 : *« Je peux vous assurer que je n'aurai de cesse de mériter l'opinion favorable et flatteuse que vous avez consenti à exprimer quant à moi et mes travaux dans ce jardin »* (Letter received by Banks).

Il faut dire que Wallich n'hésitait pas à solliciter directement le parrainage des grandes figures du milieu scientifique local et international. Alors que la Compagnie lui avait temporairement confié la charge du jardin botanique en 1813, il écrivit à Buchanan pour lui demander de bien vouloir appuyer sa candidature au poste permanent de conservateur en faisant valoir qu'il craignait « l'éternelle précarité de l'emploi, qui confine toute entreprise et réduit ses efforts, aussi soutenus soient-ils, à néant » (Vicziány, p. 637). Buchanan était d'autant plus susceptible d'être sensible à cette argumentation qu'il avait, toute sa carrière durant, dévoué ses efforts à obtenir un emploi stable pour le compte de la Compagnie, notamment celui de conservateur du jardin botanique. Wallich accéda à ce poste très prestigieux en 1817 et l'occupa jusqu'en 1846, au terme d'une ascension fulgurante qui révèle l'importance du parrainage et des réseaux scientifiques à l'échelle internationale.

II- Pour une science sans frontières : Wallich et le jardin botanique de Calcutta

D'après Drayton, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les investissements de la Compagnie anglaise des Indes orientales en matière de sciences furent plutôt limités (Drayton, p. 105). Elle ne devint un véritable mécène pour les sciences que dans le dernier quart du siècle, ce qui s'explique en grande partie par l'importance grandissante du prestige que pouvait lui valoir les découvertes scientifiques auprès des autorités britanniques autant que de l'opinion publique. Le procès pour corruption de Warren Hastings (1732-1818), gouverneur des Indes de 1773 à 1784, avait fait grand bruit et affirmé la nécessité de réformer les pratiques de la Compagnie autant que le code de conduite de ses agents. Dans son célèbre discours du *East India Bill* (1784), Edmund Burke avait ainsi fustigé « les oiseaux de proie et de passage » de la Compagnie, à qui il reprochait de n'être motivés que par l'appât du gain (Langford et Todd, p. 462). Investir dans les sciences naturelles était pour la Compagnie l'opportunité de redorer son blason. La fondation du jardin botanique de Calcutta en 1787, sur proposition du botaniste

amateur Robert Kyd (1746-1793), s'inscrivait pleinement dans ce contexte favorable à l'expansion des sciences naturelles. Situé sur la rive occidentale du fleuve Hoogly, le jardin était destiné à faciliter l'introduction, la culture et la distribution de plantes nouvelles, avec une utilité médicinale ou commerciale. Il s'agissait aussi pour les autorités britanniques de mettre en place une structure qui puisse servir de base avancée au jardin botanique royal de Kew, à Londres, fondé quelques années plus tôt, en 1759.

Lorsque Wallich accéda au poste de Conservateur, en 1813, il s'agissait « d'un des postes scientifiques les plus prestigieux dans le monde extra-européen de ce temps » (Arnold, p. 902). Le jardin botanique de Calcutta s'étendait alors sur une superficie de plus de huit kilomètres de circonférence et employait quelque 300 jardiniers et ouvriers. Sous le contrôle de Wallich, le jardin botanique de Calcutta connut une des périodes les plus prospères de son existence. Wallich contribua de tout point de vue à en accroître le prestige, notamment en l'ouvrant au public (Axelby, p. 153). Sans doute avait-il compris l'intérêt de le faire connaître au public pour en valoriser les travaux et l'inscrire de manière permanente dans le paysage local. A bien des égards, Wallich était obsédé par l'idée de créer des espaces publics dédiés à la science, pour y partager ses découvertes. Pour preuve, il est aussi celui qui parvint à convaincre le Conseil de la Société Asiatique du Bengale d'ouvrir un musée dès 1814, auquel il donna plusieurs éléments de sa collection personnelle et dont il devint le conservateur. Wallich joua également un rôle important dans l'établissement d'une pépinière de plantes médicinales, à l'initiative de l'apothicaire-général du Bengale, Dr. C. Abel, en 1825. Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'idée ait été celle de Wallich lui-même (Bayly, p. 276). Quoi qu'il en soit, ils avaient tous deux été fortement marqués par l'épidémie de choléra qui avait frappé l'Inde en 1817, et avaient bon espoir que les plantes médicinales puissent parrer aux épidémies à venir. Sur ce point, il est intéressant de noter que les praticiens de la médecine occidentale tel Wallich, n'était pas hostiles aux apports potentiels de la médecine indienne. Au contraire, il se montrèrent bien souvent curieux et apprirent beaucoup des traditions médicinales locales. Dans ses travaux sur la circulation de l'information dans l'Empire, Bayly fait de la botanique et surtout de la pharmacologie « une fenêtre textuelle entre l'Europe et l'Asie » et fait état de l'existence d'un « réseau complexe inter-régional et inter-continentale d'échanges de produits médicaux » (Bayly, p. 271-272).

Le rayonnement international du jardin botanique de Calcutta était équivalent à celui de Kew, à Londres, dont le conservateur n'était nul autre que Joseph Banks. Banks avait d'ailleurs soutenu l'initiative de Kydd et promu l'idée d'un réseau de jardins botaniques qui épouse les contours de l'Empire et qui se matérialise sous forme d'une correspondance suivie et d'un échange de plantes et de graines (Das Gupta, p. 236). Sous l'administration de Wallich, le jardin botanique de Calcutta devint l'une des principales plateformes de ce réseau botanique international, au point que quelque 190 000 plantes y furent redistribuées à environ 2 000 destinataires entre 1836 et 1840 seulement (Wallich, Report 5). En fait, Wallich était tellement

figure 1 : Plan du jardin botanique de Calcutta en décembre 1843, India Office Records, British Library.

accaparé par la correspondance qu'il entretenait avec les botanistes amateurs professionnels en Inde et au-delà, qu'il finit par s'en plaindre à la Compagnie :

La correspondance à elle seule, locale et étrangère, qui s'étend à l'ensemble du monde et que j'ai jugé nécessaire de poursuivre pour promouvoir la prospérité du jardin me demande tant d'effort et de temps qu'elle pourrait consituer pour quiconque et à elle-seule un emploi à plein temps aux horaires habituels de bureau (Wallich, Report 6).

Dans son rapport sur l'activité du jardin botanique, Wallich mentionne également les destinations de ses envois et notamment les provinces de Madras et Bombay, Ceylan, la Chine, l'Egypte, l'île de Bourbon, l'île Maurice, l'Amérique du Nord, l'Angleterre et la France. Les destinataires de ses plantes incluaient des naturalistes, tels le suisse J. A. Schultzes, à qui Wallich envoya des graines de plantes indiennes en 1829, mais aussi les jardins botaniques de plus en plus nombreux en Europe et dans l'Empire, à l'instar du jardin botanique de Liverpool, du jardin botanique de l'île de Bourbon, ou encore du Jardin des Plantes de Paris (Wallich, Report, p. 8). Les botanistes européens sollicitaient très régulièrement leurs homologues dans les colonies, à l'instar de Wallich, pour avoir accès à la matière première (Das Gupta, p. 24). En contrepartie, Wallich attendait de ces correspondants qu'ils lui communiquent le fruit de leurs travaux. Ce transfert d'espèces végétales à l'échelle mondiale s'opérait dans les deux sens. Ainsi, en juillet 1824, Wallich remercia

publiquement Mr. Shepherd, du jardin botanique de Liverpool, pour la réception des arbres fruitiers commandés l'an passé (*Transactions*, Vol. II, p. 233).

Il est frappant de constater que les rivalités coloniales qui opposaient la France et l'Angleterre ne remettaient nullement en cause la collaboration des scientifiques de ces deux nations, bien au contraire. En juin 1835, par exemple, Monsieur Bedier, alors gouverneur du comptoir français de Chandernagor, écrit à Wallich pour le rassurer quand à sa commande de pieds de canne à sucre (*Transactions*, Vol. II, p. 257). Il est tentant d'en conclure que les intérêts nationaux et coloniaux, dont on ne peut bien entendu pas négliger le poids, pouvaient parfois laisser place à une forme d'universalisme scientifique (Das Gupta, p. 247). Cette forme d'universalisme peut aussi se lire au regard de la volonté de Wallich et de nombre de ses homologues d'acclimater et de cultiver les espèces exogènes d'un territoire à l'autre quelle que soit leur utilité. Il s'agissait pour eux d'affirmer la maîtrise de l'homme sur la nature. Si la convergence de leurs travaux et les intérêts politiques et économiques de la métropole est souvent manifeste, cela ne veut pas dire pour autant que là était leur motivation première. Ainsi, dans un rapport qu'il présenta au Gouvernement du Bengale, Wallich put s'enthousiasmer à l'idée de faire pousser du raisin et se remémorer son expérience réussie à Serampore, avec un pied de vigne que lui avait donné William Carey (Wallich, Report). De même, il est parfois fait mention de la tentative de Wallich de s'opposer au pillage déraisonné des ressources du sous-continent indien en bois de teck. Nommé

surintendant général du Comité des plantations en 1826, Wallich fut le premier à explorer les forêts de la région de Tenasserim, dans le sud-est de la Birmanie. A la suite de ce voyage exploratoire, il préconisa la mise en place de mesures de sauvegarde de la forêt, au grand dam de la Compagnie, qui choisit de les ignorer. L'exportation annuelle de Teck s'élevait alors à 12 000 tonnes à l'année (Dodwell, p. 567).

Au fond, les travaux de Wallich basés sur les échanges d'espèces végétales et d'informations soulignent la nature collaborative de son entreprise. De la même manière que les botanistes européens dépendaient bien souvent du travail de collecte et de ceux qui opéraient en Inde, Wallich dépendait beaucoup de la collaboration de ses interlocuteurs et envoyés et en avait pleinement conscience. Il prenait souvent la plume pour demander aux administrations locales d'organiser le prélèvement de spécimens, à l'instar de la demande qu'il adressa au gouverneur de Madras, Sir Frederick Adam (1784-1853), en 1835 (*Transactions*, Vol. II, p. 257). Wallich sollicitait tout particulièrement les agents du gouvernement installés dans les territoires jusqu'alors inexplorés. Lorsque le Gouvernement du Bengale envoya un résident à la cour de Katmandou, à la suite de la guerre anglo-népalaise (1814-1815), il demanda à ce que lui soit attaché les services de deux récolteurs de plantes, dont un Indien du nom de Bharat Singh (Burkhill, p. 869). Dans le rapport sur le jardin botanique de 1840, Wallich mentionna cette dette :

Je me dois de signaler que sans l'aide des récolteurs avisés envoyés par ce jardin, il est impossible d'assurer le bon fonctionnement de l'institution et la dissémination des plantes utiles et autres dignes d'intérêt, ce qui est son objectif premier (Wallich, Report 12).

Le premier ouvrage d'envergure auquel Wallich prêta son nom était aussi une entreprise collaborative. Edité et publié en 1820 par William Carey, le *Flora Indica* se présentait sous la forme d'une compilation des travaux botaniques de William Roxburgh et Nathaniel Wallich. Carey souligna d'ailleurs « la nature désintéressée et généreuse de la contribution de Wallich » (Carey, p. 6). D'autre part, Wallich travaillait en étroite collaboration avec des horticulteurs et des artistes indiens. La plupart des illustrations qu'il rassembla les années durant étaient l'œuvre de deux brahmanes indiens, dont Krishnaprassand. Avant d'entrer au service du jardin botanique en 1815, Krishnaprassand avait travaillé avec Buchanan et l'avait accompagné lors de ses voyages de recensement des territoires indiens (Das Gupta, p. 239). Cela n'a guère de quoi surprendre quand on sait qu'un des premiers botanistes actifs en Inde, Johann Gerhard König (1728-1785) était au service du Nabab d'Arcot. Les travaux de Wallich comme de ses prédécesseurs démontrent la dimension interculturelle du projet (Axelby, p. 151). L'ouvrage qui fit la renommée internationale de Wallich, intitulé *Plantae Asiaticae rariores, or, Descriptions and figures of a select number of unpublished East Indian plants*, publié en trois volumes entre 1829 et 1832, n'aurait peut-être pas connu le même succès sans les magnifiques lithographies signées Gorachand et

Vishnupersaud (Wallich, *Plantae Asiaticae Rariores*). Enfin, il est à noter que de nombreux indiens figurent dans la liste des destinataires des lots de graines que Wallich se chargea de disséminer : « J'ai la certitude que Sa Majesté tirera une grande satisfaction à la lecture de la liste et du grand nombre de noms indiens qui y figurent, non pas seulement issus des classes les plus hautes, mais aussi des classes les plus modestes » (Wallich, *Report*, p. 3). Wallich se réjouissait ici à la perspective de contribuer à la réforme des pratiques agricoles indiennes, qui s'inscrivait dans le cadre plus général de la régénération de la société indienne dans son ensemble.

III- La mission prométhéenne de la botanique coloniale

On ne peut comprendre la volonté de réformer l'agriculture indienne sans mentionner l'impérialisme libéral qui prit son essor à la fin du XVIII^e siècle et domina la première moitié du siècle suivant. A la fin du XVIII^e siècle, un certain nombre de penseurs libéraux tels Adam Smith (1723-1790), Jeremy Bentham (1748-1832), ou encore Edmund Burke (1729-1797), furent à l'origine d'une critique de la conquête et de la domination coloniale. Il ne s'agissait pas tant d'en critiquer le fondement même, que de remettre en cause les modalités et l'impact sur les peuples colonisés. En Inde, cette critique se traduisit notamment par la loi Pitt (1784) qui plaça les possessions britanniques sous le contrôle direct du gouvernement, dans le but d'engager l'Inde sur la voie de la réforme et de limiter les excès de la Compagnie anglaise des Indes orientales. L'idée que l'Inde représentait un laboratoire idéal pour la mise en place de nouvelles politiques coloniales, dont l'objectif était de contribuer au progrès matériel et moral des populations autochtones, était le fer de lance des deux forces vives de la réforme, l'évangélisme et l'utilitarisme (Metcalf, p. 28). Dès 1792, Charles Grant (1746-1823) avait publié un traité intitulé *Observations on the State of Society among the Asiatic Subjects of Great Britain*, dans lequel il appelait la Compagnie à promouvoir l'éducation des populations indiennes et à mettre fin à l'interdiction formelle pour les missionnaires d'y intervenir (Carson). Son élection au conseil d'administration de la Compagnie, en 1794, contribua sans doute à faire entendre plus encore son message. De son côté, James Mill (1773-1836), un des principaux apologistes de l'utilitarisme benthamien et auteur de *History of British India* (1817), écrivait que les hindous se caractérisaient par « une renonciation totale aux devoirs moraux et au sens de la morale » (Mill, p. 365). Dans ce contexte, les sciences et la technique occidentales s'imposèrent rapidement comme un allié de choix dans la régénération de la société indienne autant que dans la légitimation de la domination coloniale.

La création du jardin botanique de Calcutta et son administration par Nathaniel Wallich ne sont pas étrangères à cette pensée, comme en témoigne l'enthousiasme dont il fit part au Gouvernement du Bengale à l'idée que la population locale puisse figurer parmi les récipiendaires de ses envois de graines et de plantes (Wallich, *Report*, p. 3). Lorsque le Colonel Robert Kyd (1746-1793) émit l'idée de créer un

figure 2 : Une lithographie de Gorachand représentant une branche de l'arbre exotique *Dillenia Scabrella* - Nathaniel Wallich, *Plantae Asiaticae rariores, or, Descriptions and Figures of a select number of unpublished East Indian plants*, Vol. 1 London, Treuttel and Wurtz, 1830, p. 22.

Described by Engelm. in the 'Journal of the Academy of Natural Sciences' Vol. 10, p. 10.

Ruellia gossypina

figure 3 : Une lithographie de Gorachand représentant une branche de l'arbre exotique *Ruellia Gossypina* - Nathaniel Wallich, *Plantae Asiaticae rariores, or, Descriptions and Figures of a select number of unpublished East Indian plants*, Vol. 1 London, Treuttel and Wurtz, 1830, p. 42.

figure 4 : Une lithographie de Vishnupersaud représentant une branche de l'arbrisseau *Hibiscus Lindleyi* - Nathaniel Wallich, *Plantae Asiaticae rariores, or, Descriptions and Figures of a select number of unpublished East Indian plants*, Vol. 1 London, Treuttel and Wurtz, 1830, p. 4.

figure 5 : Une lithographie de Vishnupersaud représentant la plante *Phaseolus Fuscus* - Nathaniel Wallich, *Plantae Asiaticae rariores, or, Descriptions and Figures of a select number of unpublished East Indian plants*, Vol. 1 London, Treuttel and Wurtz, 1830, p. 4.

jardin botanique, il s'agissait surtout de compenser les manquements de l'agriculture indienne, notamment en facilitant l'introduction de cultures qui puissent servir de complément au régime alimentaire des populations locales (Arnold, p. 910-911). La grande famine qui frappa le Bengale en 1770 compte parmi les facteurs déclencheurs de cette conception relativement nouvelle d'un colonialisme à masque prométhéen, qui faisait de la maîtrise du milieu naturel un enjeu déterminant. Malgré ses nombreuses richesses, l'Inde était un pays pauvre du fait de l'incapacité des populations locales à l'exploiter à la hauteur de ses richesses. L'attachement de Wallich à cette idéologie de l'amélioration transparaît très clairement dans la réponse qu'il fit au Gouvernement des Indes qui lui demandait des comptes sur le travail accompli au jardin botanique : « aucun gouvernement éclairé et encore moins la nation britannique, ne peut douter de l'influence bénéfique de développer chez le gouverné un goût pour l'agriculture et le jardinage, de toutes les activités humaines la plus pure, utile et civilisée » (Arnold, p. 912). Lorsque Wallich associait le « gouvernement éclairé » et « l'influence bénéfique » sur « le gouverné », il faut bien entendu comprendre qu'il y voyait non seulement l'opportunité d'améliorer la condition matérielle des populations locales, mais aussi leur degré de civilisation et par voie de conséquence, le prestige du colonisateur. Le jardin botanique de Calcutta était le fruit de cette pensée. Lorsque Banks écrivit au Ministre de la guerre pour soutenir l'initiative, il insista sur le fait que le jardin contribuerait non seulement à bannir la famine mais aussi à rallier les populations locales à la cause britannique : « Leurs descendants les plus lointains se demanderont comment leurs ancêtres étaient capables d'exister sans eux [les Britanniques] et révéleront les noms de leurs conquérants britanniques auxquels ils devront l'abolition de la famine » (Drayton, p. 107). Wallich adhéraît d'autant plus à cette conception des choses qu'il fut à l'origine de l'initiative de l'ouvrir au public. Le jardin botanique de Calcutta servait ainsi de vitrine du pouvoir colonial. Il témoignait de par les origines géographiques des plantes qui y poussaient et l'ordre qui y régnait, de la mainmise des britanniques sur le sous-continent indien, ainsi que du rayonnement de la Grande-Bretagne et de la légitimité du projet colonial d'une administration éclairée.

Il n'est pas non plus anodin que Wallich ait été membre fondateur et secrétaire de la Société d'Agriculture et d'Horticulture des Indes, qui contribua grandement à structurer et à promouvoir l'idéologie de l'amélioration. Fondée en 1820 par le missionnaire baptiste William Carey, elle comptait quelque 500 membres en 1832. Wallich joua un rôle clé dans le développement de cette institution. Son buste ornait d'ailleurs la pièce principale de ses locaux, au côté de Dr. Carey et de Dwarkanath Tagore (Carey, *The Good Old Days*, p. 185). Dans son étude sur la science et l'Empire, Harrison insiste sur l'importance « des convictions religieuses qui unissaient bon nombre de scientifiques des pays protestants » et qui servirent de socle à leur engagement en faveur de l'idéologie de l'amélioration qui guidera leur pratique (Harrison, p. 62-63). Wallich et Carey étaient très proches tant par leur intérêt pour la botanique que par leur conception plus vaste du rôle qu'elle avait à jouer dans la réforme

de la société indienne. Les objectifs de la Société étaient clairement énoncés : « L'Inde - l'amélioration de sa condition agricole - l'avènement de sa richesse agricole et la réalisation de son bonheur - sont les grands objets d'étude des 500 individus que compte maintenant la liste de membres » (*Annual Report*). L'apport des Britanniques devait reposer sur « les échanges avec l'intelligence supérieure du caractère britannique qui rend les habitants plus vivaces et compétents d'année en année ». Le rapport ajoute aussi que « toute culture supplémentaire une fois établie ici est une bénédiction pour la population et pour l'état » (Wallich, *Report*, p. 4). Le poids de la pensée utilitariste, souvent résumée par la maxime « le plus grand bonheur pour le plus grand nombre », se lit en filigrane de cette déclaration. Le propos n'est pas non plus sans rappeler la pensée physiocratique de Thomas Jefferson, qui faisait du progrès de l'agriculture la clé du bonheur de l'humanité : « Le plus grand service que l'on puisse rendre à un pays est d'enrichir sa culture d'une plante nouvelle » (Brockway, p. 31). Wallich faisait lui aussi dépendre le progrès de l'agriculture, comme en témoigne sa correspondance avec le botaniste suisse Auguste de Candolle (1778-1841), en date du 9 septembre 1823 :

Dans le vaste champ de recherche qui s'offre à l'agronome et à l'horticulteur de ce pays, on ne peut imaginer objet plus important que celui qui touche à l'amélioration de la terre en vue de son exploitation agricole. Il s'agit là d'une dimension de l'agriculture qui est très peu comprise et appliquée par les populations locales de ce vaste Empire (Transactions, Vol. I, p. 58).

Il s'agissait donc selon lui d'un problème d'arriération technologique et de mauvaise gestion des ressources.

Wallich fut également partie prenante dans d'autres initiatives qui visaient à réformer la société indienne par l'éducation, et notamment d'un groupe de réflexion composé de Britanniques et d'Indiens, qui se forma dès 1816, sous le nom de *Institution for Promoting Education* et déboucha sur la création du *Hindu College*, en 1824, une des premières organisations éducatives d'importation britannique du pays (*The Calcutta Christian Observer*, p. 70). Le discours d'inauguration du *Hindoo College*, prononcé par l'orientaliste Thomas Coates Blaquierre, qui était aussi membre du *Institution for Promoting Education* et un proche de Wallich, est tout à fait emblématique de l'idéologie de l'amélioration : « Je le [le *Hindoo College*] conçois avec plaisir comme le précurseur de l'Education en Inde, un pays qu'il faut bien admettre est toujours dans un état d'ignorance contraire à la vie en société. Un des plus grands hommes d'État que nous ayons connu, fit un jour remarquer que si les Anglais devaient quitter l'Inde à l'heure où il s'exprimait, ils n'auraient laissé derrière eux que quelques preuves de leur grandeur, mais ce n'était plus le cas puisqu'aujourd'hui, où que le nom des Anglais soit évoqué en Inde, l'Éducation l'était aussi » (Chunder, p. 72). L'éducation était de loin le champ privilégié des réformateurs, fussent-ils missionnaires ou utilitaristes. Wallich inscrivait de toute évidence sa pratique de la botanique et son administration du jardin botanique de Calcutta dans le cadre plus

vaste d'une action qui visait à transformer les sociétés indigènes pour les mettre sur la voie du « progrès ». Il s'agissait là d'une conception très séduisante pour les Britanniques, puisqu'elle présentait l'avantage de légitimer leur présence en Inde et de mettre leur propre culture sur un piédestal, tout en servant de fondement à la mission civilisatrice (Metcalf, p. 67). D'ailleurs, dans une lettre que Wallich adressa au Comité du thé le 20 février 1836, il insista sur la nécessité de protéger les forêts de la région de l'Assam contre l'ignorance de ses cultivateurs indigènes : « *En somme, ces forêts requièrent notre attention immédiate sans quoi elles seront plus encore livrées à la malveillance des mains semi-barbares et ignorantes de ses exploitants actuels* » (Copy of Papers received from India, p. 58). Il s'agissait ici de défendre les intérêts économiques de la Compagnie des Indes orientales, qui entendait alors se lancer dans l'exploitation du thé dans la région de l'Assam. L'idéologie de l'amélioration à laquelle souscrivait Wallich n'était nullement incompatible avec les intérêts économiques de la Compagnie. L'augmentation de la production agricole indienne était synonyme d'augmentation des revenus fonciers, qui représentaient alors une des principales sources de revenus coloniaux.

IV- La botanique au service de l'économie coloniale

Au tournant du siècle, le contexte économique justifiait pleinement que la Compagnie anglaise des Indes orientales investit dans les sciences naturelles et la botanique. Le commerce avec l'Inde s'était longtemps réduit à l'importation de produits de luxe, notamment les textiles, le thé, les bois parfumés et les pierres précieuses, avec pour conséquence une perte importante d'or et d'argent, le fameux *bullion* qui devait faire la richesse des puissances coloniales européennes (Drayton, p. 106). Pour remédier à cette perte de valeur étalon, les Britanniques souhaitaient développer de nouvelles cultures d'exportation qui puissent inverser le mouvement. C'est à ce moment que les questions botanico-économiques devinrent cruciales. Le travail des botanistes s'apparentait alors à un inventaire commercial. Comme la plupart de ses contemporains, Wallich avait adopté la taxonomie du naturaliste suédois Carl von Linné (1707-1778), qui déjà de son temps avait imaginé une science naturelle au service du mercantilisme, notamment en faisant du jardin botanique d'Uppsala, en Suède, une plaque tournante dédiée à l'échange d'espèces végétales (Drayton, p. 100). En tant que conservateur du jardin botanique de Calcutta, Wallich joua un rôle déterminant dans la prospection, l'introduction et la culture de nouveaux produits végétaux dont la place dans l'économie était centrale. Pour la Compagnie, il s'agissait surtout d'acquérir une plus grande maîtrise du territoire colonisé et surtout une meilleure gestion commerciale des ressources qu'il avait à offrir. Les expéditions botaniques de Wallich intervenaient le plus souvent à la suite de nouveaux traités signés par les états princiers ou dans le sillage des conquêtes territoriales de l'armée des Indes. Son excursion au Népal, en 1820-1821 faisait suite à la guerre anglo-népalaise (1814-1816), au terme de laquelle une partie du territoire népalais fut cédée au Britanniques.

Dans le rapport qu'il dressa de son expédition, il se félicita de l'arrivée à bon port de centaines de coffres et d'échantillons de bois, de 200 paniers contenant des plantes vivantes provenant de plusieurs parties du pays, et aussi de la dissémination réussie de près de 90 000 plantes entre 1835 et 1840, à destination des jardins indiens, d'administrateurs et de collectionneurs en Angleterre (Moon et Jarvis).

Les sommes allouées au jardin botanique de Calcutta par la Compagnie et l'intermédiaire de Joseph Banks, qui lui servait de conseiller, témoigne de l'emprise économique sur la botanique en Inde. D'ailleurs, il n'était pas rare que la Compagnie demande à Wallich de justifier ses dépenses et celles du jardin botanique. En Septembre 1830, le Comité des finances du Gouvernement des Indes écrivit à Wallich pour lui reprocher d'être trop investi dans « l'approfondissement des connaissances botaniques » et trop peu dans la promotion des intérêts commerciaux du pays (Arnold). Autrement dit, il lui était demandé de rendre compte des subsides qu'il recevait. Wallich ne répondit que 4 ans plus tard et fit valoir que le jardin jouait un rôle primordial dans l'acclimatation des plantes dont la valeur économique était indiscutable, notamment les 42 000 plants de thé ramenés de Chine. En fait, Wallich était souvent consulté pour son expertise sur le marché des produits végétaux. Dans les années 1830, il fut notamment sollicité pour donner son avis sur l'opportunité d'introduire le caoutchouc sur le marché de Calcutta (*Transactions*, Vol. IV, p. 77). Wallich était pleinement investi des questions économiques en lien avec son champ de recherche, notamment lorsqu'il prit l'initiative de lancer une pétition pour l'égalité commerciale entre les produits issus des Indes et des Antilles britanniques, qui bénéficiaient alors de mesures protectionnistes, notamment sur le plan des tarifs douaniers (*Transactions*, Vol. V, p. 40). En bon libéral, Wallich est un avocat du libre-échange. Cette conception économique de la mission qui était la sienne s'inscrit parfaitement dans ce que Broswimmer définit comme « l'impérialisme botanique », c'est-à-dire « l'appropriation, le contrôle et l'utilisation économique de plantes cultigènes dans le contexte d'un système capitaliste à l'échelle mondiale » (Broswimmer, p. 3). Au fond, c'est peut-être à sa conception d'une pratique de la botanique qui s'inscrit pleinement dans le contexte politique et économique de son temps, que Wallich doit sa longue carrière. Wallich n'était pas enfermé dans une « recherche romantique de la connaissance » comme cela fut parfois le cas de ses contemporains (Chakrabarti, p. 89). Au contraire, il avait parfaitement conscience des forces avec lesquelles il lui fallait composer. La Société d'Agriculture et d'Horticulture des Indes dont Wallich faisait partie est elle aussi étroitement associée au travail de recensement et d'évaluation des espèces végétales destinées à l'exploitation commerciale. Parmi les trois objectifs premiers qu'elle définit dans son rapport annuel de 1839, on note « l'attention toute particulière que la Société a apporté à la cause de la culture du coton en Inde, une mission dont l'importance ne peut se mesurer qu'à l'aune des millions de livres sterling que pourrait rapporter l'entreprise en cas de succès ». Non sans intérêt, le deuxième objectif par ordre d'importance était « le progrès accompli par le

figure 6 : Représentation des techniques de fabrication du thé - *Copy of Papers received from India relating to the Measures Adopted for Introducing the Cultivation of the Tea Plant within the British Possessions of India (Mars 1839).*

figure 8 : Carte de l'expédition du Colonel Wilcox recensant les plantations de thé, 1835 - Copy of Papers received from India relating to the Measures Adopted for Introducing the Cultivation of the Tea Plant within the British Possessions of India (Mars 1839).

figure 9 : Carte des plantations de thé de l'Assam, 1835 - Copy of Papers received from India relating to the Measures Adopted for Introducing the Cultivation of the Tea Plant within the British Possessions of India (Mars 1839).

Gouvernement des Indes dans l'établissement d'une manufacture de thé dans l'Assam » (*Transactions*, Vol. VII, p. 206).

Le thé était un produit colonial de plus en plus convoité. L'histoire de sa culture en Inde par les Britanniques est on ne peut plus représentative du rôle central de la botanique dans l'économie coloniale. Dès 1788, la Compagnie avait demandé conseil à Joseph Banks quant à la culture qui lui semblait la plus adaptée au climat indien. Le thé fut son premier choix (Hancock, p. 116). Mais alors pourquoi cet intérêt renouvelé ? Avec le *Charter Act* de 1833, la Compagnie perdit son monopole sur le commerce avec la Chine. Le libre-échange triomphait ainsi des politiques mercantilistes qui prévalaient depuis le début de la présence britannique en Inde. La perte de ce monopole renforça la position de la Chine. Nul ne l'exprima mieux que Mr. John Walker dans la lettre qu'il adressa au Conseil d'administration de la Compagnie :

Les relations commerciales de ce pays avec la Chine ont récemment pris un tour pour le moins incertain et qui n'est pas compatible avec l'importance de ce marché et le prestige de l'Empire britannique [...] les jalousies commerciales de la Chine nous contraignent à nous limiter au port de Canton [...] il est de ce fait d'une importance capitale, que nous puissions garantir l'approvisionnement continu de ce produit, qui dépend aujourd'hui du bon vouloir du gouvernement chinois, dont il nous sera alors possible de briser le monopôle (Copy of Papers received from India, p. 6).

Walker fit aussi remarquer que le produit était devenu « un luxe pour tous, et presque une ration alimentaire pour les plus pauvres » alors que la consommation annuelle s'élevait à 20 millions de livres à l'année. Il s'agissait donc pour la Compagnie des Indes orientales d'établir ses propres plantations de thé pour se libérer du monopole de la Chine et de son marché pour le moins volatile.

Pour ce faire il lui fallait impérativement trouver une source d'approvisionnement alternative. C'est à la suite du rapport de Jenkins que le Comité du thé vit le jour en 1834, sous l'impulsion de Lord Bentinck (1774-1839), gouverneur général des Indes de 1828 à 1835 (Hancock, p. 116). Composé de 12 membres, dont Wallich, qui en occupa temporairement le poste de secrétaire, sa mission était de développer la culture du thé en Inde. Le Comité du thé était tout à fait emblématique de la convergence entre sciences naturelles et économie coloniale, puisqu'il était composé essentiellement de scientifiques et de marchands (Burkhill, p. 57-59). Dans le premier rapport qu'il fit au Comité, Wallich confirma qu'en 1818, il avait bel et bien « observé qu'un plant de thé poussait vigoureusement dans un jardin de Katmandou, haut de 33 centimètres, et qu'il produisait quantité de fleurs et de fruits 4 mois de l'année » (*Copy of Papers received from India*, p. 14). Wallich ne se montra pas moins très précautionneux quant aux chances de réussite du projet et ce jusqu'au dernier paragraphe, où il appuie les conceptions politico-commerciales

de la Compagnie lorsqu'il mentionne l'importance de se libérer « du bon vouloir et des caprices du pays despotique » qu'était la Chine. Cela n'a guère de quoi surprendre car ses interlocuteurs sont pour la plupart des « agents politiques », à l'instar de A. White, ou encore le major-général de F. Jenkins. Wallich avait initialement émis l'hypothèse que le thé ne poussait pas naturellement dans la région de l'Assam. Il s'était appuyé sur un échantillon qu'il pensait être une variété de Camélia. Le Comité envoya alors son secrétaire Monsieur Gordon en Chine, avec pour mission de se procurer des graines et de les envoyer en Inde, ainsi que de prendre contact avec des producteurs chinois qui accepteraient de venir travailler dans les plantations de l'Assam (*Copy of Papers received from India*, p. 18). Mais Wallich revint sur sa première expertise après l'analyse d'un deuxième échantillon. Dès janvier 1835, il écrivit une lettre enthousiaste au Gouvernement des Indes dans laquelle il déclarait avoir formellement identifié un second échantillon de l'Assam comme étant du thé (*Copy of Papers received from India*, p. 42). C'est alors qu'il fut mandaté pour organiser une expédition dans l'Assam. L'objectif commercial de son entreprise est énoncé clairement dans le compte rendu de la réunion de la Société d'Agriculture et d'Horticulture des Indes, en date du 2 mai 1838 : « ce dernier [le thé] est devenu un objet de convoitise même pour le Gouvernement indien : une expédition scientifique menée par le Dr. Wallich a été dépêchée dans la région de l'Assam, dont le compte rendu est attendu avec impatience » (*Transactions*, Vol VI, p. 30).

Les Britanniques étaient d'autant plus pressés de cultiver le thé dans l'Assam que les Hollandais disposaient de 3 ou 4 millions de pieds en culture sur l'île de Java, selon les dires d'un agent de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (*Copy of Papers received from India*, p. 28). Ici, on voit bien que l'entreprise botanique de Wallich et la « course au thé » des Britanniques s'inscrivaient dans le contexte de la compétition impériale entre puissances européennes. Elles comptaient sur les ressources découvertes dans le nouveau monde pour peser dans le rapport de force qui les opposait dans le vieux monde. Wallich avait parfaitement conscience des enjeux économiques stratégiques de sa mission :

Nous disposons donc des moyens de faire l'acquisition des forêts de thé sauvage, ce qui nous permettra, au prix d'un investissement bien inférieur à ce que nous avons envisagé, et avec un succès quasi-certain, de mener à bien ce projet sans plus attendre. Les conditions sont ô combien différentes de celles dans lesquelles les Anglais tentèrent d'introduire le thé à Penang, les Hollandais à Java et Ceylan, et les Portugais au Brésil¹ (Copy of Papers received from India, p. 61).

Wallich joua d'ailleurs le rôle d'intermédiaire dans l'acquisition par la Compagnie des plants de thé. Dans un premier temps, il estima « qu'une somme n'excédant pas les 1500 roupies devrait suffire » et qu'une telle opération aurait aussi pour avantage « d'avoir un intérêt bénéfique sur la tribu ; celui

1. House of Lords, 238.

d'améliorer et de renforcer la bonne impression que nous pensons, nous et notre équipe, avoir laissé chez eux, et notamment qu'il existe d'autres occupations que la guerre et le châtimeut » (*Copy of Papers received from India*, p. 78). La Compagnie ne suivit que partiellement sa recommandation et dépêcha M. Bruce, un agent politique, pour traiter avec les chefs des tribus locales. Ce dernier, obtint d'eux des concessions en leur offrant « de belles paroles, de l'opium, et des armes », d'après le compte-rendu de son expédition. Le Gouvernement du Bengale accepta d'ailleurs d'allouer la somme de 500 roupies à l'achat « d'armes à feu à bas coût » qui puissent leur être remises contre leur coopération (*Copy of Papers received from India*, p. 78-79). Eventuellement, la Compagnie annexa complètement la région de l'Assam. En 1839, la Compagnie de l'Assam vit le jour et investit dans la culture et le commerce du thé qui y était produit. En 1856, la Grande-Bretagne était devenue autosuffisante en matière d'approvisionnement en thé (Borah, p. 49). Lorsque Wallich démissionna de ses fonctions, en 1846, son successeur le géologue et botaniste Hugh Falconer (1808-1865), devint lui aussi membre du Comité du thé et fut chargé d'en superviser la manufacture.

Conclusion

En 1842, Wallich écrivit à son ami William Hooker (1785-1865), qui dirigeait alors les jardins botaniques royaux de Kew, à Londres, pour lui confier sa grande fatigue et son état de santé préoccupant : « Je suis si vieux en Inde - les facultés de mon esprit autant que celles de mon corps sont bien altérées après 34 années de service en Inde » (Axelby, p. 157). La même année, il fut contraint d'effectuer un séjour au Cap de Bonne Espérance pour des raisons de santé. Quelques années, plus tard, en 1846, il démissionna de ses fonctions et rentra à Londres, où il poursuivit ses activités scientifiques. Son retour fut triomphal. Il fut élu vice-président de la *Linnean Society* en 1849 et vice président de la *Royal Society* en 1852. Ses fonctions de conservateur du jardin botanique de Calcutta et plus généralement sa grande contribution à la connaissance botanique du sous-continent indien, lui avait valu la reconnaissance de ses contemporains. Cette reconnaissance venait en grande partie récompenser les milliers de spécimens de plantes qu'il avait rendu accessible aux savants européens. Il a parfois été souligné que la reconnaissance de Wallich

en Europe se fit aux dépens du patrimoine scientifique indien. En effet, lorsque Wallich rentra en Europe en 1828, il ramena avec lui l'*herbarium* du jardin botanique constitué des 8 000 spécimens de plantes rassemblées dans les cinquante dernières années. Cette collection, qui fit l'objet d'une publication intitulée *A numerical list of dried specimens of plants in the East India Company's Museum, collected under the superintendence of Dr. Wallich of the Company's Botanic Garden at Calcutta (1828-1849)*, déposséda les botanistes indiens d'une source primaire inestimable (Chakrabarti, p. 83).

Ce qui est frappant dans la trajectoire de Wallich, c'est sa faculté à s'imposer comme un intermédiaire indispensable auprès des milieux scientifiques européens autant qu'auprès de la Compagnie des Indes orientales, qui comptait sur lui pour domestiquer le territoire et permettre une exploitation optimisée de ses ressources. De ce point de vue, la carrière de Wallich démontre à quel point la botanique était indissociable des besoins économiques et idéologiques de la Compagnie. Wallich occupa donc une position tout à fait stratégique en matière de construction du pouvoir colonial. Il fut celui qui traduisit et transmit la connaissance de la flore et la faune indienne indispensable à la construction du pouvoir économique du colonisateur, autant qu'à son pouvoir symbolique : le savoir c'est le pouvoir pour reprendre la célèbre maxime baconienne. Cela ne veut pas dire pour autant que la botanique ne peut se concevoir autrement qu'en tant qu'outil au service de la maîtrise du milieu naturel et de ses ressources. Si la pratique scientifique de Wallich est incontestablement ancrée dans le contexte colonial qui lui sert de toile de fond, il serait pour le moins réducteur de faire de lui un simple agent impérial. La nature collaborative du fonctionnement du jardin botanique de Calcutta, de même que l'émergence d'un réseau international d'échange de plantes et de connaissances botaniques, sont empreintes d'un certain universalisme scientifique, qui illustre le caractère protéiforme et profondément ambigu des liens entre science et Empire. Au-delà de renforcer la thèse de David Cannadine, qui fait de l'Empire « un système interactif, un vaste monde interconnecté » (Cannadine, p. 5), il faut peut-être voir dans le réseau scientifique dédié à la botanique dont Wallich fut l'un des pivots, une dynamique de la proto-mondialisation dans toute sa complexité économique, sociale et culturelle (Ghosh et Kennedy, p. 3).

Références bibliographiques

- Annual Report of the Agricultural and Horticultural Society of India for the year 1838.** Calcutta : Missionary Press, 1839.
- Arnold, David.** « Plant Capitalism and Company Science: The Indian Career of Nathaniel Wallich ». *Modern Asian Studies* 42.5 (2008) : 899-928.
- Arnold, David.** « Nathaniel Wallich and the Natural History of India ». International Conference « Wallich and Indian Natural History: Collection Dispersal and the Cultivation of Knowledge », 6 et 7 décembre 2011.
<https://backdoorbroadcasting.net/2011/12/wallich-and-indian-natural-history-collection-dispersal-and-the-cultivation-of-knowledge/>
- Axelby, Richard.** « Calcutta botanic garden and the colonial re-ordering of the Indian environment ». *Archives of Natural History* 35.1 (2008) : 150-163.
- Batsaki, Yota ; Sarah Burke Cahalan et Anatole Tchikine.** *The Botany of Empire in the Long Eighteenth Century*. Washington, D.C. : Dumbarton Oaks, 2016.
- Bayly, C. A.** *Empire and Information: Intelligence Gathering and Social Communication in India, 1780-1870*. Cambridge : Cambridge University Press, 2000.
- Borah, Abikal.** « A Region in a Mobile World: Integration of Southeastern sub-Himalayan Region into the Global Capitalist Economy (1820-1900) », PhD diss., University of Texas, Austin, 2015.
- Brockway, Lucile.** « Plant Imperialism ». *History Today* 33.7 (1983) : 31-36.
- Buckland, C. E.** *Dictionary of Indian Biography*. New York : Haskell House Publishers Ltd., 1906.
- Burkhill, I. H.** *Chapters on the History of Botany in India*. Botanical Survey of India, Government of India, Calcutta, 1965.
- Boulger, G. S.** 'Wallich, Nathaniel (1785-1854)', rev. Andrew Grout, *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004 ; online edn, May 2005 [<http://www.oxforddnb.com/view/article/28564>, accessed 13 Sept 2014].
- Brosimmer, Frantz.** « Botanical Imperialism : The Stewardship of Plant Genetic Resources in the Third World ». *Critical Sociology* 18.1 (1991) : 3-17.
- Cannadine, David.** « Ornamentalism: How the British Saw Their Empire ». Oxford : Oxford University Press, 2001.
- Carey, William, éd.** « Flora Indica ; or descriptions of Indian Plants by the Late William Roxburgh, edited by William Carey D. D. To which were added descriptions of plants more recently discovered by Nathaniel Wallich », M. D. F. L. S. Serampore : Mission Press, 1820.
- Carey, W. H.** « The Good Old Days of Honorable John Company, Being Curious Reminiscences Illustrating Manners and Customs of the British in India During the Rule of the East India Company from 1600 to 1838 ». Calcutta : R. Cambray, 1906.
- Carson, Penelope.** « Grant, Charles (1746-1823) », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004 ; online edn, Jan 2008 [<http://www.oxforddnb.com/view/article/11248>, accessed 12 April 2014].
- Chakrabarti, Pratik.** « Western Science in Modern India : Metropolitan Methods, Colonial Practices ». New Delhi : Permanent Black, 2004.
- Chunder, Pratap Chandra.** « The Sons of Mystery : A Masonic Miscellany from Old Calcutta ». Calcutta : Jayanti, 1973.
- Cohn, Bernard S.** « The Bernard Cohn Omnibus ». Oxford : Oxford University Press, 2009.
- Copy of Papers received from India relating to the Measures Adopted for Introducing the Cultivation of the Tea Plant.** House of Lords Parliamentary Papers. London, 1839.
- Das Gupta, Uma, éd.** « Science and Modern India : An Institutional History (1784-1947) ». New Delhi : Pearson Longman, 2011.
- Dodwell, H. H.** « The Cambridge History of India », Vol. V. Cambridge : The University Press, 1929.
- Drayton, Richard.** « A l'école des Français : la science et le deuxième empire britannique (1783-1830) ». *Revue française d'histoire d'outre-mer* 86 (1999) : 91-118.
- Ghosh, Durba et Dane Kennedy, éd.** « Decentring Empire: Britain, Indian and the Transcolonial World » (New Delhi: Orient Longman Private Limited, 2006) 3.
- Hancock, J.F.** « Plantation Crops, Plunder and Power: Evolution and Exploitation ». London and New York : Routledge, 2017.
- Harrison, Mark.** « Science and the British Empire » *Isis* 96 (2005) : 56-63.
- Kochnar, Rajesh.** « Natural History in India during the 18th and 19th centuries ». *Journal of Bioscience* 38.2 (2013) : 201-224.
- Langford, Paul et William B. Todd, eds.** « The Writings and Speeches of Edmund Burke ». Oxford : Clarendon Press ; New York : Oxford University Press, 1900.
- Letter received by Banks from Nathaniel Wallich, 3 September 1818.** State Library, New South Wales, Banks Papers/ Series 20/Item 76. disponible sur : <https://transcripts.sl.nsw.gov.au/document/letter-received-banks-nathaniel-wallich-3-september-1818-series-2076>
- Magee, Gary B. et Andrew S. Thompson.** « Empire and Globalisation: Networks of People, Goods and Capital in the British World, c.1850-1914 ». Cambridge : Cambridge University Press, 2010.
- Metcalf, Thomas R.** « Ideologies of the Raj ». Cambridge : Cambridge University Press, 1998.
- Mill, James.** « The History of British India », Vol. I (London : Bladwin, Cradock, and Joy, 1820) 365
- Moon, Antonia et and Charlie Jarvis.** « Wallich's Papers at the British Library and Beyond ». International Conference « Wallich and Indian Natural History: Collection Dispersal and the Cultivation of Knowledge », 6 et 7 décembre 2011.
<https://backdoorbroadcasting.net/2011/12/wallich-and-indian-natural-history-collection-dispersal-and-the-cultivation-of-knowledge/>
- Pitts, Jennifer.** « Naissance de la bonne conscience coloniale: les libéraux français et britanniques et la question impériale, 1770-1870 ». Paris : Editions de l'Atelier, 2008.
- Said, Edward.** « Culture and Imperialism ». Reprint. New York : Vintage Books, 1994.
- Singarevelou, Pierre, éd.** « Les Empires coloniaux, XIX^e-XX^e siècle ». Paris : Points, 2013.
- Sutcliffe, Robert B. et Owen, Roger, éd.** « Studies in the Theory of Imperialism ». London : Longman, 1972.
- The Calcutta Christian Observer*, Vol. I. Calcutta : The Baptist Mission Press, 1832.
- Transactions of the Agricultural and Horticultural Society of India*, Vol. I, II, IV, V, VI, VII. Calcutta : The Society, 1821-1841.
- Vicziany, Marika.** « Imperialism, Botany and Statistics in Early Nineteenth-Century India: The Surveys of Francis Buchanan (1762-1829) ». *Modern Asian Studies* 20. 4 (1986) : 625-660.
- Wallich, Nathaniel.** « Report on the Royal Botanic Garden ». Calcutta, 1840.
- Wallich, Nathaniel.** « *Plantae Asiaticae Rariores ; or descriptions and figures of a select number of unpublished east indian plants* », Vol. I. London : Richard Taylor, 1830.

Une lithographie de Gorachand représentant une branche de la plante exotique *Hibiscus macrophyllus* - Nathaniel Wallich, *Plantae Asiaticae rariores, or, Descriptions and Qigures of a select number of unpublished East Indian plants*, London, Treuttel and Wurtz, 1830, p. 42

Gorachand del.

Hibiscus